

## Après la mort du fils du charpentier

– Maître, un caveau n'est point fait pour que l'on en sorte ;  
L'intérieur n'en est pas éclairé de flambeaux.  
Celui qui dort dedans n'ouvre jamais la porte,  
Ni ne court au jardin se changer en corbeau.

– Apôtre, tu n'as vu que l'absence au tombeau.  
Ton imagination vers un mythe t'emporte ;  
Auprès des Égyptiens tu en prends des lambeaux,  
Rêvant que la magie ranime la chair morte.

Mais que dire de plus ? C'est humain, d'espérer ;  
D'afficher cet espoir où sont les enterrés,  
D'en colorer le deuil, d'en adoucir nos larmes ;

De faire taire ainsi les plus noirs des remords,  
De garder pour toujours notre cœur en alarme ;  
Charpentier, ne dis rien sur cela : tu es mort.

–

### Logique et magie

L'inspiration, du feu qui voudrait tout brûler :  
Les décors familiers, les scénarios torrides,  
Le personnage auquel l'auteur lâche la bride,  
La métaphore au loin, qu'on voit étinceler.

La raison, devant ça, se met à panteler,  
Elle préfère l'ordre, aussi son front se ride.  
Elle a pour instrument une logique aride  
Dont seul un discours clair parvient à s'exhaler.

Ces deux autorités chaque jour se bousculent ;  
Les concilier serait un vrai travail d'Hercule,  
Ou des géants qu'on trouve aux grimoires sanscrits.

À de pareils exploits je ne saurais prétendre :  
Ces deux monstres je laisse, ou se battre, ou s'entendre,  
Je vois ce qu'il en sort, et je vous le transcrits.

## **Hommage au grand Jules**

Jules Verne, crois-le, tu es un séducteur ;  
Aussi, rupture, adieux, déconvenue fortuite,  
Ces petits incidents, tu les classes sans suite :  
Demain viendra t'offrir un rayon de bonheur.

Cupidon est ainsi, parfois il prend la fuite :  
C'est son autre façon d'engendrer la douleur.  
Mais, qu'il se montre absent, qu'il dorme, qu'il s'agite,  
D'autres anges pour toi seront consolateurs.

Qu'une Vénus un jour te refuse ses charmes,  
Donne-lui quelques vers plutôt qu'un flot de larmes;  
Donne-lui un sonnet plutôt que des soupirs.

Et retourne au travail sur tes nobles ouvrages,  
Raconte les envols, raconte les naufrages,  
Le désir d'aventure est le plus beau désir !

## **Sonnet pascal**

Jadis Pâques m'étaient une résurrection ;  
Je le sais maintenant, les animaux, les plantes  
Bien temporairement restent choses vivantes,  
Bien provisoirement baignent en affection.

Admirons donc, des fleurs, la simple perfection,  
L'heureuse mélodie qu'un petit oiseau chante,  
D'un ancien marronnier la ramure géante  
Et, de tous ces vivants, les interconnexions.

Le glissement du temps est sans le moindre son ;  
Rarement du pluvien s'élève la chanson  
(Car il est plus discret que le grand crocodile) ;

Sachant que par ce monde il n'est rien de nouveau,  
Ma plume, près d'un parc où gambadent les veaux,  
Trace, une fois de plus, un poème inutile.

## Exercice de style

Pour que ma plume ne se rouille,  
Je l'entrepose avec amour  
Dans un sac de chez Carrefour ;  
Ainsi je l'emmène en vadrouille.

Au jour de la Grande Citrouille,  
Je vais sur la plus haute tour ;  
Et là, j'attends, le souffle court,  
Tremblant de toute ma dépouille.

Car, vieux, je reste un écolier :  
Des lettres je suis prisonnier  
Ainsi que des voix des dryades.

Littérature est ma maison,  
Qui permet peu de promenades ;  
Mais ce n'est point une prison.

## Joyeux drille

Souvent l'esprit de Tiennot s'envola  
Comme celui d'un aimable farceur  
(Disons plutôt : d'un bienheureux charmeur) ;  
Ah, le joyeux rhapsode que voilà !

Et d'autres jours, de tendresse il brûla,  
Y consumant ses talents de rimeur ;  
Car il aimait éprouver la douceur  
Que fait régner la saison du lilas.

Mais il est mort, à la fleur de son âge ;  
Ayant pourtant produit un grand ouvrage  
(Dont plusieurs fois s'est inspiré le mien).

Il fut nourri du latin de Virgile ;  
Il fut vaillant, plus que ne fut Achille :  
Un joyeux drille, et un homme de bien.

## **Assemblées d'autrefois**

Je me souviens de nos discussions enfumées.  
Parfois, l'un d'entre nous riait soudainement ;  
Un autre discourait sans nul essoufflement,  
Plus d'une controverse ainsi fut allumée  
Puis oubliée avant que d'être consumée ;  
Notre assemblée ne fut jamais un parlement.  
Nul souci de sérieux dans nos choix d'arguments,  
Jamais plus consistants que la fine fumée  
Qui semblait changer l'air en grisâtre coton.  
Aucun de ces parleurs ne se montrait glouton,  
Tous paraissaient nourris par cette folle brume.  
Ce souvenir est vain, ou plutôt, ce n'est qu'un  
Accès de nostalgie que le grand âge allume :  
Oui, c'était le bon temps, se dit tout un chacun.

## **Des mots sur du sable**

Une oeuvre poétique est souvent éphémère,  
Et bientôt clairsemée la foule qui la suit.  
Comme vers les lointains, l'hirondelle s'enfuit ;  
Comme, vers nulle part, s'éloigne la chimère.  
Mots tracés sur du sable : il y vient l'onde amère  
Sous laquelle leurs traits disparaissent, sans bruit,  
Et la plage déserte admire, dans la nuit,  
L'étoile que déjà chantait le vieil Homère.  
Mais qu'importe des flots le calme ou la rumeur :  
Ce n'est point pour durer que chante le rimeur,  
C'est juste pour sentir que le monde est magique.  
Que de fois, choisissant un poème au hasard,  
Je me suis accordé ce plaisir nostalgique  
De répondre à Banville, à Laforgue, à Ronsard !

## Voyageurs d'antan

Ceux qui voguaient jadis au hasard des sept mers  
Pouvaient y observer des chimères cornues  
Ainsi qu'une foison de bêtes inconnues  
Ayant le corps de poils ou d'écailles couvert.

Les paroles jetées par ces monstres divers  
Remplissaient de terreur la liquide étendue ;  
L'on ne pouvait que fuir, les ayant entendues,  
Puisqu'elles détruisaient la paix de l'univers.

À la navigation ne pouvant se soustraire,  
Et puisque ces bestiaux lui furent si contraires,  
Un chacun après l'autre, on les a tous brûlés.

On pourrait dire alors : voici la mer calmée ;  
Sauf que, de loin en loin, une phrase est clamée :  
Car, d'un monstre, le cri peut se décongeler.

## Eros et Bacchus

Cupidon, freluquet, un litre te suffit  
Pour te tromper de cible en décochant ta flèche ;  
Et vraiment, chaque fois qu'un tavernier t'allèche,  
Tes tirs à la raison sont autant de défis.

Cupidon, qui d'orgueil est quelque peu bouffi,  
Ne reconnaît jamais qu'il est battu en brèche ;  
Les coeurs mal assortis sous ses yeux se dessèchent,  
Et le dieu leur sourit, de vanité confit.

Moraliser sur ça, je n'en ai point envie ;  
Je dirai seulement : c'est ainsi ; c'est la vie,  
On n'y comprend parfois plus rien, conclut Arvers.

Ça fait pourtant partie de l'honneur des poètes  
De dire à Cupidon : n'offre point de conquêtes  
Quant ton arc est tenu à tort et à travers.

## Verlaine au comptoir

Devant Verlaine était un pichet large.  
Tout en buvant, le poète rêvait  
Aux vers charmants qu'il avait jadis faits ;  
De ce trésor, nos mémoires se chargent.

Mille sonnets, des dessins dans les marges,  
Dans un accord le plus souvent parfait  
(Ce sont des mots que la muse buvait  
Sans soif pourtant, soit dit à sa décharge).

Verlaine dort en un coin de Paris ;  
Sa tombe est verte et grise, sans histoire.  
De ses couplets, si le fleuve est tari,  
L'esprit survit dans la belle encre noire,  
Ces mots subtils, ce coup d'oeil, cet entrain ;  
Un monument plus ferme que l'airain.

## Arvers (le feuilleton)

Fréchette est marchand de mystère,  
Ses modèles sont bien conçus :  
Et (je ne vais point vous le taire)  
Je pense l'avoir toujours su.

Loin de passer inaperçu,  
Il brille comme un solitaire ;  
Rares les citoyens sur terre  
Qui mieux que lui seraient reçus !

S'il veut qu'avec lui l'on soit tendre,  
Il lui suffit de faire entendre  
La lyre accompagnant ses pas.

En devenant sa mie fidèle,  
La muse veut qu'il ait tout d'elle,  
Même ce qu'elle ne sait pas.

# Université Paris Saclay

Que les jours sont bucoliques  
Sur ce campus essonnien !  
Quelques mathématiciens  
Font du calcul symbolique

Et du travail théorique,  
Pendant qu'un digne doyen  
Administre, l'air de rien,  
Les finances pléthoriques.

Mille doctorants, charmés  
De bâtir des théorèmes,  
Oublient de boire et d'aimer ;

Ce n'est pas un vrai problème :  
En post-doc ils partiront,  
Et là, se rattraperont.

## Paysage familial

La plaine est comme un océan,  
Comme un beau jardin sont les cieux ;  
Leur vide n'est point le néant,  
Il est peuplé de petits dieux.

L'air est plus doux qu'une liqueur,  
Un oiseau crie comme un devin ;  
Un poème chante en mon cœur  
Et ma coupe est emplie de vin.

L'atmosphère inaccoutumée,  
Sans brume ainsi que sans fumée,  
Semble d'un rivage de mer.

Vers l'horizon, la lune est ronde  
Et son rire n'est pas amer :  
Son ivresse n'est point profonde.

## **Pérégrination rustique**

Le barde vagabonde au travers des campagnes.  
En tel coin de terrasse il a bu quelquefois ;  
Il retourne goûter l'ombre de ces grands bois,  
Et, de tout reconnaître, une émotion le gagne.

Tout jeune, il avait là son pays de Cocagne :  
Abondance de jeux, monde aux charmantes lois,  
Herbes qui tant plaisaient à nos druides gaulois,  
Nuages partant vers la Grande Garabagne.

Il connaît à présent des villes la rumeur,  
Leurs temps de frénésie et leurs temps de torpeur,  
Leurs chemins encombrés, leurs étranges repères.

Alors, dans la montagne, il marche un peu plus haut :  
Il rejoint la paroi d'où surgit la rivière,  
Formant une cascade, en un magique saut.

## **Installation rustique**

Une étable je vis, en fragments de rocher,  
Où des vaches sans nombre, à la lourde mamelle,  
Étaient surveillées par des vestales jumelles  
Dont le charme conjoint ne put que m'allécher.

Pour elles quelques fleurs je m'en fus donc chercher,  
Et me mis à parler sur diverses nouvelles ;  
Aucune des deux soeurs ne se montrant cruelle,  
Je fus par elles pris comme apprenti vacher.

Jamais plus fier trio ne virent ces montagnes,  
Ni le joyeux ruisseau parcourant la campagne,  
Ni la colline offrant la tiédeur de son flanc.

Vestales ? Plus vraiment, mais muses étendues  
Sur l'herbe pour offrir un verbe caressant  
Et goûter des douceurs si longtemps attendues.



## Vieillard casanier

Il est de la douceur à vivre  
Sans recevoir par trop souvent,  
Car de la sorte, on se délivre  
Des importuns brasseurs de vent.

Mais parmi eux sont des savants  
Et de fins connaisseurs de livres  
Que même on peut voir écrivant  
(C'est quand ils ne sont point trop ivres) ;

Vos livres iront sur ma table,  
Et, s'ils s'avèrent délectables,  
Vous en aurez un grand merci ;

S'ils ne le sont, c'est peu d'affaire,  
À rire me seront matière  
Et la chose me plaît aussi.

## En étrange pays

L'apôtre s'est perdu au pays des licornes ;  
Leur reine a décidé d'en faire son valet,  
Préposé à ranger les salles du palais,  
Contenant le désordre entre de justes bornes.

Ainsi passent des jours emplis de corvées mornes ;  
Pierre va, sans rien dire, et passe le balai,  
Ajuste les tapis, referme les volets,  
Nettoie les bibelots dont la cheminée s'orne.

Mais au bout de sept ans, l'apôtre ayant vieilli,  
La reine en son Conseil des Sages l'accueillit ;  
Un autre fut chargé d'enlever la poussière.

Rome n'est plus au coeur du grand apôtre Pierre ;  
Renonçant à trôner en roi capitolin,  
Il veut être appelé, tout simplement, Merlin.

## Danse avec les muses

En avons-nous rimé, des sonnets, sous vos yeux !

Une muse souvent, avide, inassouvie,  
Veut par de tendres mots être prise et ravie,  
Car ils sont les degrés qui la mènent aux cieux.

Or, voici que ces mots surgissent, petits dieux  
Qui donnent à la muse une troublante vie,  
Répondant par avance à toutes ses envies  
Et caressant son coeur, en faisant de leur mieux.

Qui dira la douceur d'un tercet qui survient  
Pour renforcer le sens, pour affiner l'idée,  
Pour remplir de stupeur la muse transcendée !

J'ai pour muse une rose, ou bien, une hirondelle,  
Ou parfois, la nuit noire où ne chante plus rien.  
(Mais dans ce rien, j'entends le silence des ailes).

## Septentrion

J'aime la lumière du Nord  
Qui baigne l'horizon, sans trêve,  
Où d'immenses nuages rêvent,  
Qui flottent comme du bois mort ;

Et j'aime aussi le vent qui mord  
En chantant une note brève,  
Et l'averse qui soudain crève  
Le firmament plein à ras bord.

J'aime l'inspiration limpide  
Qui, dans son passage rapide,  
Vient me dicter ces quelques vers ;

J'aime, en parcourant un vieux livre,  
Entendre les feuillages verts  
Recevoir l'eau qui les fait vivre.

## Borges peint Spinoza

Un brouillard d'or du Ponant illumine  
Une fenêtre, éclaire un manuscrit  
Où l'infini se trouve circonscrit.  
Un homme assemble Dieu dans sa chaumine.

Un homme engendre Dieu, ayant la mine  
D'un Juif aux tristes yeux et au teint gris ;  
Le temps l'étreint comme un fleuve ayant pris  
La feuille qui aux faibles eaux chemine.

Qu'importe ! Le chamane insiste, et configure  
Dieu, avec sa subtile architecture,  
Homme malade et ne pesant pas lourd,

Il construit Dieu par sa propre parole.  
Le plus prodigue amour est son pactole :  
Il est l'amant qui ne veut point d'amour.

## Véronique

Le fils du charpentier savait parler aux femmes,  
Leur montrant le Royaume en termes pas trop durs  
(Même si, par endroits, c'était un peu obscur) ;  
Ce qu'il disait trouvait un écho dans leur âme.

Il guérissait la crainte ainsi que l'anémie.  
Parfois, rien qu'en touchant son habit velouté,  
Une malade a pu retrouver la santé,  
Ou du moins, de son mal, ressentir l'accalmie.

Au méchant tribunal sa cause a succombé ;  
Il a porté le bois trop lourd, il est tombé :  
C'est une femme, alors, qui vient et le soulage.

Elle se tient au bord du long chemin de croix ;  
Sur un morceau de toile elle applique ses doigts  
Pour un peu rafraîchir ce douloureux visage.

## Lecture familière

Un livre souvent lu en univers se change,  
Dans lequel je m'ébats en de nombreux instants.  
Monde tout aussi beau, mais bien moins inconstant  
Que le monde réel, ce surprenant mélange  
De doux et de rugueux, de banal et d'étrange.  
Les mondes de papier sont vraiment épatants ;  
Après y avoir fait un séjour palpitant,  
Sur leur planche de bois, sans problème, on les range.  
On y trouve l'utile ou bien le merveilleux,  
Le beau langage lisse ou l'argot rocailleux,  
Le verbe et sa fonction, le mot et son usage.  
En contemplant leur foule, il m'a toujours semblé  
Que tous ces vieux bouquins, au hasard assemblés,  
Forment, dans leurs rayons, un grand Conseil des Sages.

## Drôle d'oiseau

Drôle d'oiseau, ce Piaf-Tonnerre !  
Il se laisse vivre en été,  
Car c'est un temps de volupté ;  
Son âme n'est point sanguinaire.  
À bord d'un château légendaire,  
Dans les airs on le voit flotter ;  
Pourtant, ce manoir enchanté  
Ne tarde point à toucher terre.  
Jamais il n'a souci de gloire,  
Il marche le long de la Loire  
Et trouve ça plutôt pas mal.  
Plus de château, mais une hutte  
En un pâturage banal :  
Une vie simple, sans disputes.

## Bonne humeur de Paul Verlaine

Verlaine un jour plaisanta  
Le plus gentiment du monde,  
Pour qu'en détresse profonde  
Son pauvre coeur n'éclatât.

D'un sonnet il s'acquitta  
Qui fut transmis à la ronde ;  
Un bateau s'en vint par l'onde,  
La belle dame y monta.

Verlaine a soigné son coeur  
Avec un peu de liqueur  
Qui nous rend la vie moins grise ;

La dame, avec un subtil  
Compagnon aux moeurs exquisés,  
Bien consolant, semble-t-il.

## Cathédrale

Dans Reims quand vint la Pucelle,  
Ce lui fut temps de douceur ;  
Le triomphe dans son coeur  
Que nul tourment plus ne cèle.

Du roi la gloire immortelle  
Fait oublier la rigueur  
Du combat, point sa vigueur,  
Joie de fille sans cautèle.

« Jeanne, attends-tu des ennuis,  
La prison aux sombres nuits  
Et le trépas dans les flammes ? »

« Je les offre volontiers  
À ce fils du charpentier  
Qui a souffert pour nos âmes. »

## Le sphinx et le charpentier

Le fils du charpentier se retire au désert.  
En quelques jours de marche, il en atteint le centre  
Sans s'accorder de pause et sans charger son ventre.  
Un vautour trace haut son cercle dans les airs.

Au bas d'une falaise, un passage entrouvert :  
De vieux textes ont dit qu'il débouche sur l'antre  
Du sphinx, en précisant : « Surtout, que nul n'y entre  
Car l'occupant des lieux est franchement pervers. »

Le fils du charpentier, à cet être farouche,  
S'est permis d'apporter des provisions de bouche :  
Il a rompu le pain face au monstre écumant.  
« Crois-tu qu'un tel présent t'épargne le supplice ?  
As-tu, pour te défendre, un quelconque instrument ? »  
« Ne t'en fais pas pour moi, cousin, j'ai mon calice. »

## Sonnet du roi Renaud

Quand notre roi Renaud s'en revient de la guerre,  
On le voit transporter ses tripes dans ses mains  
En faisant attention aux pierres du chemin.  
Sur le plus haut créneau se tient la reine-mère.

« Renaud, réjouis-toi, tu es devenu père. »  
« Comment me réjouir, je serai mort demain.  
Mettez-moi dans un lit et versez-moi du vin,  
Minuit sera le temps de mon heure dernière ;  
N'en parlez à ma femme, à présent ni plus tard. »  
Ils l'ont mis à minuit dans un drap de brocart,  
Et vite ils ont creusé la terre dans l'église.

Au terme de huit jours, la veuve s'y rendit.  
Elle a vu sous ses pieds le terreau rafraîchi ;  
Elle a rejoint le roi dans les profondeurs grises.

## Cévennes 2013-2014

Un an vécu dans la verte nature  
(Mais des amis nombreux vinrent te voir) ;  
Pendant ce temps, tu as su concevoir  
Un jardinet de charmante facture.

Car ton esprit aime l'architecture,  
En jardinage aussi bien qu'en savoir ;  
Témoin ton art d'habilement pourvoir  
Ton ermitage en belles fournitures.

Puis on te vit des grands monts dévaler,  
Pour, de nouveau, vivement t'en aller  
Vers un recoin de la planète ronde.

De tes écrits rallumant les flambeaux,  
Tu nous transmets les récits les plus beaux,  
Et tu nous fais, Guillaume, aimer ce monde.

## Dur métier

Rhapsode qui à rimer s'aventure  
(C'est, me dit-on, un métier fort ancien)  
Y investit cet esprit qui est sien  
Et que souvent l'inspiration torture.

Ainsi qu'un moine au costume de bure,  
De discipline il s'impose les liens ;  
Quand tout somnole, au soleil méridien,  
Il est astreint aux travaux d'écriture.

Il doit veiller fort avant dans la nuit,  
Et sur sa table, où la chandelle luit,  
Bien du papier s'accumule et demeure.

Mais ce labeur l'amuse, en vérité,  
Joyeusement sur lui glissent les heures  
Avant l'instant du repos mérité.

## **Au fil de la plume**

Nous aimons tracer des lignes  
Pour amuser nos lecteurs :  
Tant mieux si ça leur fait signe,  
Tant pis s'ils ne sont preneurs.

Nous tirons de nos mémoires  
(Le soir, quand il est bien tard)  
De quoi faire des grimoires  
Ou de jolis racontars.

Le plaisir de partager  
Peut nos peines alléger ;  
Ou d'oser des mots sauvages.

Le plaisir de s'envoler  
Vaut bien celui de jongler  
Avec la langue et l'usage.

## **Un homme universel**

Ronsard dit le deuil des roses  
Et la fraîcheur des ruisseaux ,  
Le plumage des oiseaux  
Qui en forêt se reposent,  
L'aubépine en mai décroise  
Et les voiles des vaisseaux,  
Les verts habitants de l'eau,  
Sujets aux métamorphoses,  
Les grands buissons hérissés,  
Le sol d'herbe tapissé,  
Les courtisans qui s'empressent,  
L'ermite errant à son gré ;  
Il dit même, en ces verts prés  
L'ennui des vaches qui paissent.



## Enfants de Khayyam

Que ce soit amertume, ou saveur douce et bonne,  
Un goût inopiné que l'on découvre à deux  
Fait partie des plaisirs brûlants et hasardeux  
Qui séduisaient déjà les rois de Babylone.

Si nos deux destins sont d'une feuille en automne,  
Servons-nous un mélange étrange et capiteux ;  
Recourir à l'oubli, ce n'est rien de honteux,  
Ou si ça l'est un peu, le lecteur nous pardonne.

Cependant que le corps s'en trouve rafraîchi,  
L'esprit ne compte plus les obstacles franchis  
Sur la voie de sagesse et la Carte du Tendre.

Que disent les oiseaux dans leurs patois divins ?  
Ils nous vont conseillant de prendre un peu de vin,  
C'est ce que, de leurs mots, j'ai toujours cru entendre.

## Phénomènes atmosphériques

Non contents de changer leur forme, les nuages  
À leur gré dans le ciel sont présents ou absents ;  
Ou se teignent de rouge au soleil qui descend,  
Ou conforment leur teinte aux tons d'un paysage.

Sous les souffles du vent, les voilà qui voltigent ;  
Puis on les voit, soudain, transpercés de rayons.  
Le regard qui suivait le vol d'un papillon  
Rencontre ce spectacle et se prend de vertige.

Dans sa contemplation, le poète allumé  
S'identifie lui-même à ce spectre embrumé ;  
Il se croit cumulus aux lourds reflets de pierre.

Lecteurs, de sa folie ne soyez point surpris :  
Pour se sentir à l'aise en un monde si gris,  
Mieux vaut, quand on le peut, fabriquer sa lumière.

## Dupanloup au Vatican

Dupanloup fut fait cardinal,  
Gratification qu'il pris.  
Il fit un discours non banal  
Aux cardinaux, qu'il divisa :

D'aucuns ont dit « Ah oui, pas mal » ;  
Un clan, nonobstant, s'opposa  
Au Dupanloup paradoxal ;  
Conflit qui, pourtant, s'apaisa.

Alors on lui mit un habit  
Blanc, pontifical, fort joli !  
Dupanloup dit « J'y crois pas trop »,  
Puis s'attabla, puis du vin but  
Coulant du plus magistral fût ;  
*Gloria pontifici nostro !*

## Dupanloup à Rome

Dupanloup n'était point le plus célibataire.  
Un cardinal, chez lui ne trouvant qu'un seul lit,  
Interroge une dame, et celle-ci lui dit :  
« C'est (que Dieu nous bénisse) un lit communautaire. »

Le nonce au pape Pie va conter ce mystère ;  
Dupanloup au courrier reçoit un bel édit  
Où, par l'autorité dont il est investi,  
Pie le convoque à Rome, à fins disciplinaires.

Dupanloup s'inquiéta : « Dois-je plaider coupable ? »  
Par chance il rencontre un cardinal secourable  
Qui dit : « Une moniale est avec Pie au pieu. »

Félix va dans la chambre et dit à Pie : « Ma femme  
Envoie tous ses respects à votre noble dame. »  
La nonne crie « Pour qui se prend-elle, mon Dieu ! »

## Douceur des saisons

Une rose d'automne a-t-elle des regrets ?  
N'est-ce qu'appréhension de la chute hivernale,  
Laquelle est naturelle, et non point infernale.  
Une fleur de printemps croit-elle en un progrès ?

La plante, de ce temps où sa graine migrait  
À la douce faveur d'une brise vernale,  
A-t-elle souvenance (un peu subliminale)  
Ou de sa dormition dans un grand pot de grès ?

A-t-elle d'autres fleurs auxquelles s'adresser  
Pour ensemble évoquer l'enfance fabuleuse  
Que rien, dans son esprit, n'est venu effacer ?

La rose est si jolie quand elle est nébuleuse !  
Quand l'air froid du matin la fait paraître en pleurs,  
Nos yeux s'emplissent d'eau pour cette âme de fleur.

## Livres sur les étagères

Bouquins gisant ici comme en leur sépulture ;  
Mais un simple regard peut vous ressusciter,  
Sans qu'il vous soit besoin de le solliciter.  
Bouquins de toute sorte et de toute nature,  
Certains sont pleins de science, et d'autres n'en ont cure ;  
Tous d'une voix d'auteur nous faisant profiter  
Amusent sans flatter, grondent sans irriter,  
Racontent à plaisir de folles aventures.  
Les uns, par le lecteur, soigneusement couverts ;  
Les autres fatigués, reliure de travers,  
Tous aux emplacements qu'un ordre strict arrête.  
Ce que vont rappelant ces livres devant nous,  
C'est qu'il nous faut aimer les sages et les fous,  
Et ceux, sages et fous, que l'on nomme poètes.

## Premières paroles de Lao-Tseu

Tracer la voie n'est la rendre éternelle ;  
Si le Néant au Début sert de nom,  
L'Être au vivant servira de surnom.  
Ne cherche point d'essence universelle :

La goutte d'eau, la modeste étincelle  
Que pour si peu de chose nous tenons,  
Sont l'une et l'autre un robuste chaînon  
De la subtile harmonie naturelle.

Celui qui sait, qu'il se garde d'écrire  
Ou que ce soit pour nous donner à rire :  
Celui qui rit n'a point perdu son jour.

Parole utile, elle est rarement claire ;  
Parole sage, elle est parfois vulgaire,  
Mais le silence est le meilleur discours.

## Près du canal

Longeant le canal d'une marche lente,  
J'entends les pigeons se parler d'amour ;  
Ils portent, d'ailleurs, leurs plus beaux atours,  
On sent palpiter leur âme brûlante.

Le printemps précoce ici les éventa,  
Semblant leur promettre un plaisant séjour  
Et de doux plaisirs, la nuit et le jour ;  
Brise du matin qu'on dirait vivante.

Pigeons, du plaisir rarement lassés,  
On vous trouvera toujours empressés ;  
Tel un bon berger, Cupidon vous mène.

Au bord du canal, du temps passera,  
Chacun son bonheur y pourchassera,  
D'amours de pigeons ou d'amours humaines.

## Barde pensif

Virbluneau songe à des yeux :  
Est-ce pensée fructueuse ?  
Elle n'est pas odieuse  
Et ne déplaît point à Dieu.

Barde, ton front soucieux,  
Ta rêverie langoureuse,  
Ta langueur un brin rêveuse :  
On dirait le gris des cieux.

C'est la souffrance choisie  
De quiconque a douce amie,  
S'il la voit trop rarement.

C'est le mal que rien n'apaise,  
Mais c'est, ne vous en déplaise,  
Des gens heureux le tourment.

## Multitudes

Je compte les bijoux de la voûte éternelle ;  
Aussi des vers luisants les verdoyants flambeaux,  
Et les rennes lapons, gigantesques troupeaux,  
Et tous les papillons aux chatoyantes ailes,

Puis, les nombreux miroirs consultés par les belles,  
Les garçons repentants pour qui l'on tue le veau,  
Les fourmis s'acharnant toujours à leurs travaux,  
Tous les menus poissons que fretin l'on appelle,

Les mille faits divers à Paris survenus,  
Les mille plats du jour figurant aux menus,  
Les millions de reflets marins sur les rivages,

Comptant ce que j'ignore et ce que je connais,  
Je tiens de toute chose un singulier comptage ;  
Mais je ne compte pas combien j'ai de sonnets.

## Charme du monde

Certains jours, l'on ressent du cosmos la musique ;  
On voudrait ne rien faire, au moins une heure ou deux,  
Pour simplement goûter ces accords hasardeux  
Que ne saurait prévoir l'approche théorique.

L'univers fait danser, alors, l'arithmétique  
Et ce que l'on perçoit devient si savoureux  
Que l'on ne songe plus au labeur rigoureux,  
Ni, d'ailleurs, aux tourments de la métaphysique.

D'autres jours, chaque geste appelle trop d'efforts ;  
Chaque jour se remplit de bien trop de temps morts,  
Chaque chose s'obstine à nous chercher querelle.

Mais qu'un jour soit plaisant, ou qu'il soit laborieux,  
Ou qu'il soit quelque part, dans le juste milieu,  
Sachons en ressentir l'harmonie naturelle !

## Breuvage

La vestale, au milieu des amphores sacrées,  
Respire le parfum d'un petit vin léger ;  
Les druides auprès d'elle aiment boire et songer,  
Les yeux dans les reflets de leur coupe nacrée.

Ils évoquent le Nil entouré de roseaux  
Barrant du Sud au Nord l'Égypte lumineuse,  
Venu, probablement, d'une pente neigeuse  
Si l'on en juge par la froideur de ses eaux.

Ils parlent de la Lionne, éternelle affamée,  
Du Babouin dont la science est partout acclamée,  
De l'Ibis à l'esprit clair comme du cristal,

Du Scarabée par qui [le jour](#) meurt et commence  
À nouveau, franchissant l'inframonde fatal ;  
La vestale est ravie de leur savoir immense.

## Soir de printemps

Marchant près du canal, quand le soleil se couche  
Et qu'il ne daigne plus aux cieux se soutenir,  
Je pense aux faits du jour que je veux retenir  
Selon qu'ils ont du sens, et selon qu'ils me touchent.

Si cette promenade [en taverne](#) débouche,  
C'est que j'ai dans ces lieux d'excellents souvenirs  
Qui naturellement me font là revenir ;  
Et puis, on y entend parfois du jazz manouche.

En ce soir de printemps, buveurs jeunes et vieux  
Croient être dans un monde où tout va pour le mieux,  
Comme s'ils retrouvaient leur âme estudiantine.

Après boire, ils prendront un vrai temps de repos,  
Pour être, demain soir, des buveurs bien dispos ;  
Il est un âge où l'on ne craint plus la routine.

## Almanach de Piaf-Tonnerre

Piaf-Tonnerre, en janvier, accueille les Rois Mages ;  
En février, ses pieds au sol ne glissent pas.  
[En mars](#), levant les yeux vers le ciel sans nuages,  
Il attend que d'avril fleurissent les lilas.

Il colle, au mois de mai, sur ses murs, des images ;  
En juin, veille le soir sans jamais être las,  
En juillet, il entend le fracas des orages  
En en août il voyage un peu, de-ci de-là.

En septembre il revient (ce qu'il regrette un peu) ;  
En octobre il discute avec un oiseau bleu  
Qui, au fond du jardin, mange des doryphores.

En novembre, il commence à trouver le temps froid ;  
En décembre, il languit des fleurs des autres mois ;  
Il boit toute l'année le bon vin des amphores.

## Ornithologie comparative

Le barde traversa, de sa marche tranquille,  
Le marais parcouru de sentiers en réseaux ;  
Près de lui, les pluvians cachés dans les roseaux,  
Se saluaient entre eux, non loin des crocodiles.

Le barde, comprenant la langue des oiseaux,  
Souvent eut leur visite auprès de son asile ;  
Il passe aussi du temps avec eux, sur leurs îles,  
Quand la saison permet de traverser les eaux.

Tantôt un crocodile est présent sous l'ombrage,  
Tantôt c'est un tronc d'arbre, ou encore, un mirage,  
Ou même un vieux lézard qui se met à l'abri.

Les valeureux pluvians ne sont jamais en grève,  
Mais en sieste, souvent, et j'en vois un qui rêve  
Qu'il goûte du nectar, ainsi qu'un colibri.

## Juge optimiste

Jour de retrouvailles,  
Jour de confidences :  
Grandes prévenances,  
Que ça qui me vaille.

Debout dans le vent,  
La belle étrangère  
De sa voix légère  
Chante comme avant...

Au Nord, les cristaux  
Du ciel nous ont fait  
Un sombre château ;

Or, s'il se défait,  
Rien n'aurons perdu  
(Nous l'avons vendu).



## Quatre martyrs

C'étaient quatre grands saints, de leur tête porteurs :  
Saint Denis qui demeure au-delà d'une plaine,  
Saint Gohard, qui filait une très pure laine,  
Saint Frajou, maîtrisant l'art des apiculteurs.

Et Saint Clair de Beauvais, merveilleux orateur.  
Nul des quatre ne fit de tentative vaine  
Pour recoudre son cou, ce n'en fut point la peine ;  
D'ailleurs, ça leur eût fait perdre des spectateurs.

Robert les a décrits comme deux Anatoles,  
Avec un Croquignole ainsi qu'un Barbemolle,  
Qui, collectivement, sont les Quatre Sans Cou.

Je demande à Denis : « Pauvre céphalophore,  
Comment vis-tu l'état que chez toi l'on déplore ? »  
« Bien, dit-il, du moment que je peux boire un coup .»

## Aux muses

Muses qui nous aidez à quitter l'illusion,  
Je vous dis grand merci. Mon oeuvre composée  
De bribes plus ou moins savamment disposées  
Doit beaucoup de sa forme à vos dons d'intrusion.

Un sonnet, bien souvent, cherche sa conclusion  
À l'heure où des jardins se tarit la rosée  
(Ou dans une taverne, et la muse arrosée  
Livre plus librement la piquante allusion).

Merci pour ces regards qui notre verve attisent,  
Merci pour vos accès d'étonnante franchise,  
Comme un coup de tonnerre ébahissant l'azur ;

Car la muse au poète offre la liberté  
(Sous couvert d'un précepte habilement dicté),  
L'instruisant patiemment des langues du futur.

## Encore la faune de Norge

- [Et toi](#), qui chantes-tu, animal sulfureux ?
- J’adule un freluquet qui aime une gourmande  
Qu’adore un aspirant qui drague une limande.
- Et toi, qui chantes-tu, dinosaure scabreux ?
- Je blasonne un râleur qui vante un orgueilleux  
Qui louange un oisif qui flatte Mélisande.
- Et toi, qui chantes-tu, écolier sur la lande ?  
Je fais la promotion d’un imbécile heureux
- Qui admire un héros qui meurt pour une reine.
- Et toi, qui chantes-tu, ma petite sirène ?  
J’exalte un grand roi dont j’espère le baiser.
- Et toi, qui chantes-tu, barde hallucinatoire ?  
J’admire les écrits d’un mandarin notoire  
(Mais leur déchiffrement est plutôt malaisé).

## Nuit des Montagnes de l’Est

L’âme des mandarins devenus vers luisants  
Ne souffre point, la nuit, de la bise acérée ;  
Ils disent simplement « La sylve est aérée,  
Nous n’y rencontrerons guère de paysans »,

Heureux d’avoir quitté leurs costumes pesants,  
Ils progressent parmi les friches éthérées,  
Heureux d’abandonner leurs lectures sacrées,  
N’étant plus accablés de la charge des ans.

Car, chez les vers luisants, nul n’est pauvre, ni riche ;  
Sur ses contributions, aucun d’entre eux ne triche,  
Ni de malversations n’éprouve le remords.

Marchant avec lenteur, ils éclairent la glèbe,  
Ne craignant qu’une chose : et si, après leur mort,  
Ils allaient s’incarner en humains de la plèbe ?

## Immanence

Comme si s'éveillait au miroir un silence,  
Comme si d'une lampe un rayon abaissé  
Sur la table posait un hasardeux tracé,  
Le mystère régnait sur la poussière dense.

L'atmosphère du lieu se chargea d'immanence  
Quand s'y mit à souffler un courant d'air glacé,  
Que le long d'un mur jaune un rat vint à passer  
Et qu'au-dehors, le ciel prit d'étranges nuances.

Le jardin, de longtemps, ne promet de récolte ;  
Au coeur du solitaire a terni la révolte  
Ainsi que d'un portrait s'estompent les contours.

Le vieillard, en ces lieux, d'un je ne sais quoi souffre,  
Comme un passant qui doit marcher le long d'un gouffre,  
Car il n'ose tenter l'aventureux détour.

## Un coin tranquille

Deux ou trois vieux bouquins au bord d'une rivière ;  
L'amphore rafraîchie au fond de l'eau qui court,  
Les voix de la forêt qui chantent tour à tour.  
Ni drame familial, ni souci de carrière.

L'ermite, retrouvant l'innocence première  
De notre père Adam, laisse passer les jours  
Qui, dans ces conditions, ne lui sont point trop lourds,  
Lisant, goûtant son vin, sans faire de manières.

Son coeur n'est point chargé du soin des lendemains ;  
Il planifie un peu, cependant (c'est humain) ;  
Même, il fait son métier, il produit, il consomme ;

Mais ces obligations ne l'emprisonnent pas :  
D'une saine lecture et d'un frugal repas,  
L'ermite est plus heureux que le pape dans Rome.

## Barde chimérique

Barde écrivant dans un coin sombre ;  
Tant de lectures en amont !  
Tant d'écrits de penseurs profonds,  
Tant d'amours que dévore l'ombre.

Son crâne où des images vont  
De-çà, de-là, formes sans nombre,  
Vrais monstres au coeur des décombres,  
Poissons des abysses sans fond !

Soudain, dans cette folle tête,  
Prend fin la terrible tempête  
Qui désolait cet univers ;

Ainsi qu'après une avalanche  
Se montre en paix la neige blanche,  
Ainsi se montre un joli vers.

## Voir des anges

Au bout de neuf hivers, tu fais face au supplice,  
Parvenant à trouver la douceur dans ce vent  
Et la stabilité sur ce trottoir qui glisse.  
Bon, d'accord, c'est toujours quelque peu énervant

De patiner ainsi à la grâce de Dieu.  
Mais c'est par son vouloir que les airs se congèlent  
(Peut-être pour donner aux anges gracieux  
La douce sensation de fraîcheur dans leurs ailes)...

Je vois au ciel gravée leur trace disparue  
Et leur large sourire illuminant la rue  
Où les trois quarts des gens ont trop cher de loyer.

Eux trouvent que ce temps est de bénédiction,  
Anges ne tombent point sous nos juridictions ;  
Tiens, par exemple, ils n'ont jamais rien à payer.

## Mélancolie d'Émile

Larmes de Nelligan comme une eau de fontaine,  
De tristesse inconnue ton âme est souvent pleine.  
Que soit couvert le ciel ou luise le soleil,  
Tu n'en parleras point, car pour toi, c'est pareil.  
Ta muse cependant chante en ces jours de peine,  
Comme chante en ses pleurs la petite sirène ;  
Quand le grand vent d'automne a fait l'arbre vermeil,  
Murmure le feuillage avant son grand sommeil.  
Cher rhapsode, ton coeur est un nuage blanc ;  
L'onde la plus sereine est portée dans ses flancs,  
Que l'on goûte plus tard, en poèmes traduite.  
Hélas, qu'en advint-il ? ton âme se troubla ;  
Sur l'humide papier, l'écriture trembla,  
Reflétant la douleur de tes vingt ans en fuite.

## Un modeste

Le fils du charpentier, de quoi fut-il épris ?  
D'un petit vin servi à l'ombre des tonnelles,  
De faire aller un peu l'affaire paternelle,  
De dire des récits qu'on lui avait appris.  
Jamais il ne parlait pour faire de l'esprit,  
Ni pour développer des phrases solennelles.  
Sa parole était juste, et simple, et fraternelle ;  
D'un propos de sagesse, il connaissait le prix.  
Satan, l'ayant tenté, retourna dans son antre ;  
Le Romain dit au peuple « Épargnons-le, que diantre ! »  
Et lui ne voulait point d'un destin glorieux.  
Ce fils de charpentier n'est certes pas un ange ;  
Mais il a su porter des coups victorieux  
À la Tartufferie, que bien sûr, ça dérange.

## Errance d'un druide

[Le druide](#) a su franchir l'Alchimique Montagne  
Malgré les grondements d'un orage soudain  
Qui gonfle les torrents sous les vieux ponts romains.  
Le voici parvenu en Grande Garabagne.

Attention, ce n'est point un pays de Cocagne :  
C'est un lieu traversé de délires humains,  
Où plus d'un voyageur a perdu son latin  
Et s'est cru prisonnier d'un sort de la Bretagne.

Le druide suit sa voie, jamais ne s'égarant.  
Il cueille quelques fleurs, il les va comparant  
Aux dessins d'un recueil qui les décrit et nomme ;

Il s'astreint au labeur, à quatre-vingts balais,  
Pour rendre sa potion plus aimable au palais  
Des lourds guerriers gaulois, devenus gastronomes.

## Cosmologie touristique

Baignant dans les rayons de la rouge [planète](#),  
Cros et sa dulcinée varient les positions ;  
Sur Mars, ont-ils pensé, la civilisation  
Se prête également à ces intimes fêtes.

Sur la Lune, on y drague une amusante bête  
Dont Cyrano, jadis, a fait l'évocation ;  
Le récit qu'il donna de son exploration  
À plus d'un astronaute a fait tourner la tête.

Planètes du [Cosmos](#), reposantes escales !  
Plaisir d'y découvrir les coutumes locales  
Que ne délaissent point les petits hommes verts !

Postier, prends avec toi ce modeste poème :  
Tu dois l'acheminer, en volante trirème,  
À l'autre extrémité de ce vaste Univers.

## Homme de soixante ans

On n'est pas sérieux quand on a soixante ans :  
Surtout quand on n'est pas, hélas, devenu sage ;  
Que l'on reste immature à l'orée du grand âge,  
Que l'on ne sait à quoi fut gaspillé son temps.

L'homme de soixante ans n'est plus un débutant,  
Il a compris qu'il est un oiseau de passage ;  
Qu'il ne lui reste plus de longs jours en partage,  
Et qu'il lui faut cesser de se croire important.

Si l'on vient me parler de vivre et rajeunir  
Je sais qu'il ne faut point engager l'avenir  
Qui n'est chargé que d'une et fatale promesse.

L'homme de soixante ans, qu'ornent des cheveux gris,  
Assez souvent, quand même, on le voit qui sourit,  
Retrouvant des amis du temps de sa jeunesse.

## Printemps d'hiver

Le faux printemps surprend les oiseaux dans leurs nids ;  
Le froid de mars viendra battre l'espoir en brèche,  
Quand les frimas mordront l'herbe qui se dessèche  
Et qui, languissamment, se consume et jaunit.

On dit qu'il faut aimer tout ce que l'on subit,  
Et même, en vieillissant, garder une âme fraîche  
Comme d'un enfant qui vers son jeu se dépêche.  
Mais il survient un jour où le jeu se finit.

L'homme de soixante ans ne court plus les corsages,  
Il parcourt, nostalgique, un ancien paysage  
Dont il connaît la faune, et surtout les chemins.

Il a collectionné des livres qu'il adore ;  
Au lieu de les ouvrir, il y pose sa main,  
Ne sachant s'il voudra les parcourir encore.

## Piaf-Tonnerre au labyrinthe

Piaf-Tonnerre a franchi le grand portail d'airain,  
Déroulant le long fil que lui donna la reine.  
Tout au long des couloirs une quête l'entraîne,  
Curieux qu'il est de voir le grand monstre taurin.

Le Minotaure a vu ce curieux pèlerin  
Lentement s'approcher de la sanglante arène,  
Ne portant ni l'épée ni la lance de frêne ;  
Il lui a demandé « Que me veux-tu, serin ? »

Piaf-Tonnerre, observant le monstre qui se cambre,  
Se dit qu'il aurait dû, plutôt, garder la chambre ;  
Il ne peut que frémir à ce mugissement.

Il cherche une réponse, il la veut bien choisie,  
Et dit, se reprenant de son saisissement :  
« Monseigneur, [ma visite](#) était de courtoisie. »

## L'amour et la souffrance

Celui qui aime une inconnue  
De son absence aura chagrin,  
Surtout dans ses draps, [le matin](#),  
À l'heure où rien ne se remue ;

Tous ces sentiments que l'on tue,  
Tous ces frêles émois défunts !  
L'âme se sent dans un pétrin,  
De tristesse jamais repue.

Larmes que tu laisses couler  
Ne font le monde s'écrouler ;  
Juste sourire un peu le Diable.

Cet amour, que tu crois si fort,  
N'est qu'une ruse de la mort,  
[Un reflet](#) de pluie sur du sable.



## Au désert

L'ermite Jean mangeait beaucoup de sauterelles.  
Dans le miel, il trempait ces insectes ailés,  
Les consacrant au Ciel, avant que d'avalier  
Par petites portions leur masse corporelle.

Cette pitance était frugale et naturelle :  
Quand les gens de la plaine ont récolté [leur blé](#),  
Ne sont-ils aussitôt de labeur accablés ?  
À moudre et à pétrir, leurs âme devient frêle.

Jean ne recherchait point l'opulence latine,  
Le fromage et le pain si lourdement posés  
Devant les travailleurs auxquels on les destine ;

Son repas, toutefois, pouvait être arrosé  
(Comme le permettrait la loi bénédictine)  
D'une cruche de blanc, de rouge ou de rosé.

## Propos du maître des novices

N'établis nul jardin aux pentes d'un ravin ;  
Tu n'y cultiverais que de l'herbe indocile.  
Prends de la bonne terre, à remuer facile,  
Accomplis des efforts, mais sans qu'il ne soient vains.

S'il vient un visiteur qui t'apporte du vin,  
Qu'il ait le meilleur siège au sein de ton asile :  
Car [le vin partagé](#), dit le grand Saint Basile,  
Est commémoratif d'un miracle divin.

Le bonheur te traverse et parfois se retire.  
Basile nous a dit, le jour de son martyre :  
«Satan peut rire un peu, quand nous nous effrayons,

Mais quand la grâce met un sourire à ma lèvre  
En posant sur ma chair ses lumineux rayons,  
Que me semble le diable ? Une petite chèvre.»

## Unheimlichkeit

Ainsi, tu la ressens, [l'angoisse](#) du retour ?  
Qui sait ! Il se fera dans l'ambiance amicale  
Sans avoir à traiter de question radicale  
Ni à perdre du temps dans une mise à jour.

Ton destin, généreux et prudent tour à tour,  
T'a maintenant appris les internationales  
Coutumes, que ce soit dans les choses verbales  
Ou sur le plan technique (alors, là, c'est plus lourd).

Il n'est point attesté que tout s'en aille en vrille  
Si tu passes ton temps avec de joyeux drilles  
Revenant du passé, en toute bonne humeur.

Utile, à tous les coups, cette morale hybride,  
Mais sans faire de toi un sujet apatride :  
D'ici, tu as gardé l'empreinte dans ton coeur.

## Vierge de métal

[Jeanne d'Arc](#) est ici, de beau métal vêtue,  
N'ayant, ce jour, mangé qu'un déjeuner frugal.  
D'une cloche parvient le timbre musical,  
L'Anglais, à se défendre, âprement s'évertue.

Femme du charpentier, ce matin, ta statue  
A parlé à la vierge, au grand jardin ducal ;  
Tu lui as commandé, sur un ton amical,  
De ne point craindre l'homme, avec son bras qui tue.  
Donc, ce grand guerrier noble, à l'assaut engouffré,  
Malgré son effrayant visage balafre,  
Ne triomphera point de la fille rustique.

Tout au plus, il aura d'elle un sourire humain,  
Une pointe d'humour, peut-être un peu gothique,  
Quand elle le fera prisonnier, de sa main.

## Les clowns rient

J'ai rêvé que j'étais un clown au verbe agile,  
Un étonnant rhapsode, un hardi plaisantin,  
Affrontant le public dès le petit matin  
Sur un large trottoir, dans une grande ville.

Disant n'importe quoi, mais gardant l'air tranquille  
De l'artiste accompli, de ses effets certain,  
Je faisais des bons mots, j'expliquais du latin,  
Je modelais mon verbe ainsi que de l'argile.

Un tel métier, vraiment, n'était point fatigant ;  
Costume ridicule, et, quand même, élégant,  
Surtout le pantalon flottant autour des jambes.

Ce monde me plaisait. Il n'avait rien de laid ;  
Comme un royal jardin, comme un âtre qui flambe,  
Ce cosmos foisonnait de magiques reflets.

## Cérémonie propitiatoire

Le barde chante un air auprès de la falaise ;  
Le vent rythme ses mots par des coups de bélier  
Que, turbulent ce jour, il veut multiplier.  
Le soleil déclinant semble une rouge braise.

Le barde, bien vêtu, dans ce souffle est à l'aise,  
Comme un petit poisson au fleuve hospitalier ;  
Il chante pour le peuple un récit familial  
Sur un air qui évoque une ballade anglaise.

Il chante les conflits des nobles Immortels,  
La lourde chair des boeufs posés sur les autels  
Sans que soit leur querelle, à la fin, résolue ;

Le vin que boit le prêtre, atablé dans un pré,  
D'une amphore au clergé saintement dévolue,  
Lui faisant, quelque peu, le visage empourpré.

## Chronologie barbare

À la sixième mue du cinquième lézard,  
[L'Empire](#) a commencé, dit la chronologie.  
Le Souverain, porteur de la Sainte Énergie,  
L'a proclamé du haut des antiques remparts.

À la troisième roue du premier corbillard,  
Un Barbare emporta la Divine Effigie  
Qui en sa garde avait le Palais des Orgies ;  
Les Vestales n'ont pu rattraper ce fuyard.

Au deuxième piquant de la neuvième ronce,  
Les crieurs ont transmis dans les bourgs une annonce :  
Récompense au génie qui, dans l'ombre, a forgé

De la Divinité une effigie nouvelle,  
Une statue de fer sur les pieds de laquelle  
Dégouline le sang d'un incube égorgé.

## Au point du jour

La terrasse de l'Est, avec ses marronniers,  
Baigne [dans les lueurs](#) de l'aurore hivernale ;  
Les herbages de l'Ouest, aux ombres sépulcrales,  
De rosée du matin, bientôt, vont communier.

On entend galoper les rongeurs au grenier ;  
Au lointain retentit la cloche monacale  
Ouvrant cette journée aux autres bien égale,  
Un jour comme les jours, sans rien de buissonnier.

Millions de voyageurs partant [vers les bureaux](#)  
Dans des wagons chargés comme des tombereaux  
Qui roulent posément sous les façades grises.

Des rêves par millions volent au gré du vent,  
Invisible troupeau lentement dérivant ;  
Ce vent n'est pas bien fort, c'est à peine une brise.

## 春雪 \*\*\* Neige au printemps

J'ai vécu quelques mois [dans la Chine lointaine](#) ;  
Me reviennent, parfois, ces souvenirs enfuis,  
Quand la lune d'automne est au jardin, [la nuit](#),  
Ou quand la brume rend ma vision incertaine.

Petits livres chinois, qui chez moi par centaines  
Au fil du temps passé vous êtes introduits,  
Quelques-uns d'entre vous sont assez bien traduits ;  
Y compris un recueil de blagues tibétaines.

Mais ce que j'ai suivi pendant pas mal de jours,  
C'est un [blog](#) dont l'esprit me séduisait toujours,  
Exprimant une humeur ou pensive ou joyeuse.

Dame de Neige, en plus d'être ton vieux lecteur,  
Je deviens ton adepte et ton admirateur,  
Je relis à plaisir ta prose capricieuse.

### Bref manuscrit

Sur un blanc papier pas très bien coupé,  
Parfois l'on entend ma plume qui grince  
En faisant surgir quelques traits fort minces,  
Comme les motifs [d'un vieux canapé](#).

Les mots n'aiment point se trouver groupés,  
Chacun voudrait bien revoir sa province  
Ou l'humble planète où il serait prince ;  
Mais, tant bien que mal, il sont attroupés.

De cette assemblée, pas bien enfermée,  
Ne sort nul décret, ne vient nulle loi :  
Juste un peu de chaud, juste un peu de froid.

Car ces petits mots, cette engeance aimée,  
Même assez nombreux, sont de peu de poids :  
Les mots que j'écris ne sont que fumée.

